

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Marie Cadieux, Annie Dulong, Claudine Paquet**

Sébastien Lavoie

Number 135, Fall 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62273ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, S. (2009). Review of [Marie Cadieux, Annie Dulong, Claudine Paquet]. *Lettres québécoises*, (135), 33–34.



☆☆☆ 1/2

Marie Cadieux, *Enfance et autres fissures*, Ottawa, l'Interligne, 2008, 75 p., 13,95 \$.

# Tout est dans la manière

**Quelques premières impressions littéraires souvent très convaincantes. Court recueil de courtes nouvelles composées pour moitié d'histoires d'enfants devant faire face à de grands défis — un « Premier jour » dans l'ère scolaire d'une enfant bien mal préparée à ce changement bouleversant, par exemple — et pour autre moitié — moins heureuse — d'histoires d'adultes vivant un moment traumatique.**

La plume est gracieuse et concise, le verbe n'a rien d'érudit, mais il est tout en élégance et les chutes, primordiales, ne sont jamais télégraphiées, si ce n'est que par les effluves de misandrie qui se dégagent de l'ouvrage. C'est qu'ils sont plutôt absents de ce recueil, les hommes. Et quand ils y sont, ils sont idéalisés (« Fissures », « Bleu, bleu... ») ou bien aux antipodes, c'est-à-dire dominés, victimes (« Le salon », « L'uniforme ») ou alors agresseurs (« Pablo Dugas », « Bleu, bleu... »).



MARIE CADIEUX

Cette considération n'est cependant pas suffisante pour entacher le travail de l'écrivaine, même si celui-ci comporte quand même quelques nouvelles bâclées, comme l'histoire de cette guédaille du terroir qui débarque à Montréal habillée « genre salopette » (p. 47, sens détourné) et qui rejoint un quator masculin sur une terrasse où le fidèle du groupe se libérera pendant qu'elle reviendra des toilettes à moitié nue et se laissera tripoter par le Tunisien et par celui qu'elle a déjà désiré « très fort » (p. 47), le tout sous les arias de l'autre convive, un chanteur d'opéra homosexuel... (« Transports »). L'auteure aurait pu étaler une histoire érotique sur plusieurs autres pages, mais elle a plutôt choisi de faire comme la protagoniste de son histoire : nous allumer et nous planter là. Pas fine, va!

Les trop courts mais savoureux dialogues en chiac qui peuplent « L'uniforme » m'ont aussi fait cet effet de me laisser sur ma faim (j'en veux *more!*). Cette nouvelle porte sur un historien, célébré à cause de son travail sur le « génocide » et qui se remémore à haute voix la brève époque où son père fut nommé « détectif » dans la « Moncton Police Force », la seule fois où il a vu son père heureux, dira-t-il publiquement... Sa mère le rappellera à l'ordre.

Je retiens surtout l'histoire magnifiquement tragique de cette petite fille de six ans qui ne comprend pas ce qui se passe dans ce salon où il fait si chaud ; elle regarde ceux qui s'essuient « le front, les yeux » et admire son grand frère, stoïque et excep-



tionnellement tranquille : « Étienne reste pareil, il est tellement beau. » (« Le salon », p. 32) La finale douloureuse est remarquable, ainsi que les deux dernières phrases assassines que je ne peux partager avec vous, à défaut de brûler le punch. Je retiens aussi l'histoire d'Adèle, qui a reçu huit centes le jour de ses huit ans ainsi qu'un « silver dollar » et qui, vingt-sept ans plus tard, exerce la profession d'actuaire (« Les petites économies »).

C'est le style qu'emploie l'auteure pour mener le lecteur de l'incipit à la chute qui est à louer. Car tout est dans la manière, n'est-ce pas?

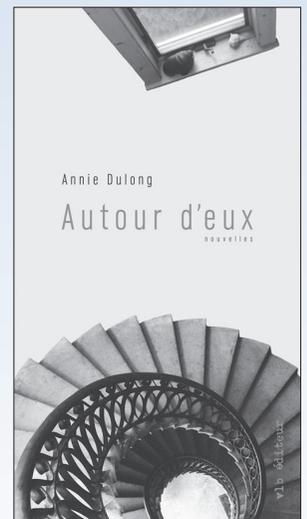
☆☆☆

Annie Dulong, *Autour d'eux*, Montréal, VLB, 2008, 131 p., 20,95 \$.

# La vie immobile

**De bons textes, qui sont autant de beaux nuages qui s'accumulent... Treize ou quatorze nouvelles plutôt denses peuplent ce dernier recueil au ton souvent incisif, centré sur des personnages aux prises avec une existence parfois tragique ; avec des affects qui les immobilisent et dont ils ne savent souvent que faire.**

C'est une femme qui espionne sa mère afin de lui découvrir une vie secrète et qui réalise que les choses bizarres qu'elle fait sont très éloignées de tout ce qu'ont pu lui suggérer ses fantasmes immatures (« L'effacement »). C'est l'histoire d'une future maman qui doit mettre une croix sur son passé amoureux avant d'écarter les jambes avec félicité... (« Antoine ») ; d'une fille qui s'est lancée dans les bras d'un homme Pygmalion et dont elle voudrait maintenant se débarrasser (« Le vent ») ; d'une trentenaire qui fait mine de s'être détournée du rêve de l'homme idéal, de « l'homme de [s] a vie » (p. 67), en se demandant quel amant choisir pour passer son amertume jamais nommée alors que pointe la saison estivale (« Un verre de thé pour une canicule »). C'est aussi la culpabilité d'une mère de famille un peu trop contente des siens et qui aura, en conduisant, cette fraction de seconde d'inattention qui entraînera la mort d'un homme et fera pleurer un chien (« Un danois au printemps », « Le saut de la grenouille » et « Autour d'eux »).



## UN BON TRAVAIL INACHEVÉ

Ces dernières nouvelles sont sans doute parmi les plus achevées et les plus émouvantes du recueil. J'ai parlé sarcastiquement de «treize ou quatorze nouvelles» en ouverture... C'est que la quatrième de couverture annonce «treize nouvelles», mais que la «Table» compte quatorze entrées. Cette négligence me semble emblématique du travail de l'éditeur et tend à excuser les quelques maladroites de l'auteure.

Je ne parle pas ici des deux dernières phrases de «L'histoire du pépin» qui auraient mérité d'être supprimées. Je parle plutôt de détails qui minent le réalisme que l'auteure tente d'établir (un proprio qui augmente de manière faramineuse les loyers et qui inspecte les appartements afin de trouver des cultures de marijuana [«Immobilier», p. 42-43]). Et je pointe aussi cet extrait, surréaliste, où la narratrice invite un ex à souper alors que celui-ci lui propose plutôt un «lunch»... :



ANNIE DULONG

*Intérieurement, Elissa ne peut s'empêcher de sursauter en entendant ce «grand défenseur» de la langue française incapable de l'inviter à dîner et incapable de parler de «fin de semaine». (p. 23)*

Aimer le français au pays de l'«arrêt-stop» c'est, semble-t-il, préférer des mots de consonance française (des régionalismes attestés par les grands dictionnaires) à deux emprunts à l'anglais, admis et utilisés dans la francophonie depuis longtemps.

Étrange.

Ces considérations mises à part, je dois préciser que (presque) toutes ces nouvelles sont d'un calibre relevé.

☆ 1/2

Claudine Paquet, *Entends-tu ce que je tais?*, Laval, Guy Saint-Jean, 2009, 131 p., 19,95 \$.

# Dois-je m'exprimer si je ne m'entends?

Où le critique s'interroge sur ses limites et celles du livre entre ses mains. Recueil au titre remarquablement choisi, *Entends-tu ce que je tais?* n'est pas, malheureusement, un recueil remarquable. Pourtant, je n'arrive pas à mettre le doigt sur le bobo, n'importe quelle remarque générale qui me passe par la tête étant contredite par un passage de l'une ou l'autre des vingt-trois (souvent très) courtes nouvelles qui meublent ce livre. Réfléchissons à plume haute.

## QU'EST-CE QUI CLOCHE ?

Est-ce mal écrit? Non, sauf que la prose n'est pas toujours habitée ou inspirée, jamais imaginative et trop peu habile pour être feutrée. Enfin, si on oublie «Instants» où l'on ressent parfaitement le désarroi d'une mère devant son bébé qui s'est déglingué à l'adolescence au contact de ce que vous lirez peut-être. Celle-là est épurée et incarnée au possible.

Est-ce convenu, alors? Parfois, surtout quand l'auteure se risque au jeu des oppositions centenaires du type rat des villes versus rat des champs («C'est écrit dans le ciel») ou comme dans sa version rat de l'opulence versus rat de la misère et de la méchanceté («Là-bas», néanmoins rachetée par sa chute). Mais pour être totalement dans l'affirmative, on devra



oblitérer la très efficace nouvelle «La légèreté d'une morte», aussi construite sur l'opposition entre une famille élargie de bourgeois (et donc conformiste, et donc ennuyante) aux enfants de la famille nucléaire de la défunte qui profite de la mort de leur mère pour rejeter ladite famille élargie et s'affirmer avec d'autres valeurs.

Les personnages sont-ils mal esquissés? Normalement tout y est, par exemple, dans «Quand la mémoire oublie» dont le titre dispense l'auteure d'écrire le mot «Alzheimer» en toutes lettres, mais dont l'égrènement des symptômes favorise de prévisibles périphrases servant de prétexte au «campement» du récit. De la chute exulte cependant de l'âme.

De l'âme... Est-ce trop demander d'en ressentir à chacune des nouvelles? Toutes celles que j'ai aimées sont celles où les personnages sont repoussés dans leurs derniers retranchements. «Au bal du Léopard», par exemple, où un médecin s'interroge sur sa compétence, lui qui n'a pas vu les signes de santé

défaillante sur son très proche frère. Et encore de «Mamie», où une mère, à qui il importe de «gagner» sa «vie» et celle de son fils, regarde avec douleur ce dernier entretenir une relation plus chaleureuse avec sa gardienne, qu'il appelle «Mamie»; ce trou au cœur sera comblé le jour où il proposera à sa mère de jouer ce même rôle de mamie auprès de son propre enfant... C'est un des plus beaux textes du recueil, fait de riches silences et de petites évocations jamais appuyées.

Dans l'ensemble, cependant (et pour être brutal), j'ai trouvé le tout assez académique. Parce que souvent trop désincarné. C'est tout un pari de miser sur le ressenti pour toucher le lecteur en seulement quelques pages. Mais peut-être ne suis-je qu'un indécrottable romantique monosentimental, moi qui n'ai été conquis que par des textes émanant de la deuxième des trois parties, celle qui exulte la nostalgie, «Le passé crée encore».



CLAUDINE PAQUET